

Émile Zola

# THÉRESE RAQUIN

*illustré par Mayalen Goust*



*illustres classiques l'école des loisirs*

—  
*Émile Zola*

# THÉRÈSE RAQUIN

*Abrégé par Boris Moissard*

*Illustré par Mayalen Goust*

—  
ISBN : 978-2-211-30224-1

© 2020, l'école des loisirs, Paris  
Loi numéro 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : mars 2013  
Dépôt légal : mars 2020

Imprimé en France par Pollina

—  
*illustres classiques l'école des loisirs*

## Préface

Les mauvaises langues opposent d'une part les écrivains doués, genre Stendhal, qui écrivent comme un rosier fait ses roses, sous-entendu avec talent ; et d'autre part les tâcherons, dont la production dégage une nette odeur de travail, de ratures et de fiches documentaires. Émile Zola serait le modèle de ceux-là.

Tâcherons peut-être ; il n'empêche que leur corporation accouche régulièrement de best-sellers, tel ce *Thérèse Raquin* qui nous éblouit par au moins deux richesses dignes à jamais de toute anthologie : un extraordinaire morceau de bravoure et un pur coup de génie.

Le morceau de bravoure, c'est la visite en règle que l'étonnant chapitre XIII nous inflige de la morgue, établissement où il semble que le jeune Zola ait planté son écritoire vers 1860 pour les besoins de son livre, et où il aligne une effroyable série de cadavres servis sur dalle de marbre à tous les stades de la putréfaction, de la tuméfaction et de la décomposition. Leur vue nous met en état de choc, en proie à une nausée qu'accentue un léger doute : et si l'auteur prenait plaisir à sa peinture macabre ? On lui sent une once de cette « curiosité poignante » qu'il impute à son héros, et qui doit être l'autre nom de la fascination morbide. Petite question d'intérêt subsidiaire et historique : la morgue de Paris (à présent Institut médico-légal) est-elle encore ce qu'elle semble avoir été à l'époque, une espèce de *death show* où l'on entrait comme dans un moulin pour y folichonner entre amateurs et se rincer l'œil ? Une vérification s'impose.

Le coup de génie, la trouvaille de scénario véritablement ébouriffante, c'est la morsure qu'inflige en se débattant le noyé à son noyeur au chapitre XI, morsure qui laisse une marque sur laquelle le lecteur va devoir se pencher jusqu'au dernier chapitre.

Roman Polanski affuble, dans les trois quarts de *Chinatown*, le nez tailladé de sa vedette, Jack Nicholson, d'un pansement dont l'aspect clownesque accentue la teinte noire du film.

De même, dans *Thérèse Raquin*, le détail de la plaie qui s'infecte au cou de l'assassin, et qui devient peu à peu objet de répulsion pour sa complice, insinue et répand au fil des pages une inquiétude qui fragilise pour ainsi dire le lecteur : grâce à quoi le romancier lui impose sa théorie positiviste du remords à manifestation physique (cicatrisation problématique) et non morale (repentir et contrition). Le procédé prouve un savoir-faire précoce.

À sa parution en 1867 sous la signature d'un débutant de seulement vingt-six ans, *Thérèse Raquin* fit scandale, ou, du moins, s'attira les foudres d'une critique qui lui reprocha d'étaler des immondices en confondant réalisme et « cauchemar de la réalité ». En général, les gens de goût accusaient l'école naturaliste de se complaire dans le sordide, de présenter le monde comme une fosse à purin, de préférer les déballages de cas pathologiques à l'étude de la vie saine. Dans une lettre courtoise qu'il adresse à son cadet, l'illustre Sainte-Beuve, vieux sachem des Lettres, lui fait cette observation d'une justesse caverneuse : « En réduisant l'art à n'être que la seule et simple vérité, elle [l'œuvre littéraire, en l'espèce votre roman] me paraît hors de cette vérité. »

Le fait est que *Thérèse Raquin* nous plonge dans le fait divers et nous y noie aussi radicalement qu'est noyé dans la Seine le chétif mari par les amants diaboliques, lors de la partie de canotage à Saint-Ouen. Pour sa défense, Zola, dans une préface empreinte d'assez charmante fausse naïveté, nous fait le coup des sciences naturelles. Il affirme n'avoir poursuivi, en écrivant, qu'un strict but de laboratoire. Il faut bien, plaide-t-il, que des courageux se dévouent pour étudier l'abjection humaine, et il a

voulu le faire ici de façon expérimentale, à travers le choc physiologique de deux tempéraments : le nerveux et le sanguin. Les tempéraments ont bon dos. On flaire, sous la blouse blanche du vaillant chercheur, comme un soupçon de voyeurisme. On croit deviner aussi – qui sait ? – un souci commercial. Le crime ne paie sans doute pas en cour d'assises, mais se vend assez bien en librairie.

Il reste que l'amour mène le monde, et que le goût qu'ont les hommes pour les femmes a toujours fait des dégâts (cf. *L'Iliade*). Que de sang, que de larmes économisées si les dames étaient moins belles et les messieurs plus sages (et moins intéressés par les « quarante et quelques mille francs » de la mère Raquin) ! La puissante machine à écrire Émile Zola nous dactylographie ce constat avec une violence qui troue le papier.

Pour faire évoluer le sinistre Laurent de l'état de simple brute lubrique à celui d'assassin, il aurait fallu à Dostoïevski trois cents pages ; à Zola, quelques paragraphes suffisent. Les romanciers naturalistes se veulent strictement objectifs. Leur art est de décrire, et comme c'est aussi leur bonheur, ils s'y tiennent sans complexe. Ici, le tableau est d'une sauvagerie « épouvantable », de cette épouvante qui, avec ses dérivés *épouvanter* et *s'épouvanter*, revient à chaque page du livre, tel son leitmotiv lexical. Ajoutez-y le burlesque : la description, au chapitre IV, de la petite société d'imbéciles qui joue le jeudi soir aux dominos chez la vieille mercière, réunit l'acuité du regard, la sûreté du trait, la verve du caricaturiste et le sens du cocasse. Tout cela compose un roman qu'on n'oubliera pas de sitôt, et dont probablement s'est souvenu, en son temps, l'Américain James Cain, mort en 1977, pour écrire son fameux *Facteur sonne toujours deux fois*. Ce polar à succès, paru en 1934, et dont ont été tirés plusieurs films (autre rôle de Jack Nicholson !), rend un son très net d'hommage rendu à une *Thérèse Raquin* de renommée planétaire.

BORIS MOISSARD

~  
*Chapitre*  
*premier*  
~

**A**u bout de la rue Guénégaud, lorsqu'on vient des quais, on trouve le passage du Pont-Neuf, une sorte de corridor étroit et sombre qui va de la rue Mazarine à la rue de Seine. Il est pavé de dalles jaunâtres, usées, descellées ; le vitrage qui le couvre, coupé à angle droit, est noir de crasse.

À gauche, se creusent des boutiques obscures, basses, écrasées, laissant échapper des souffles froids de caveau.

À droite, sur toute la longueur du passage, s'étend une muraille contre laquelle les boutiquiers d'en face ont plaqué d'étroites armoires ; des objets sans nom, des marchandises oubliées là depuis vingt ans s'y étalent le long de minces planches peintes d'une horrible couleur brune. Une marchande de bijoux faux s'est établie dans une des armoires ; elle y vend des bagues de quinze sous.

Il y a quelques années, en face de cette marchande, se trouvait une boutique dont les boiseries d'un vert bouteille suaient l'humidité par toutes leurs fentes. L'enseigne, faite d'une planche étroite et longue, portait, en lettres noires, le mot : *MERCERIE*, et sur une des vitres de la porte était écrit un nom de femme : *THÉRÈSE RAQUIN*, en caractères rouges. À droite et à gauche s'enfonçaient des vitrines profondes, tapissées de papier bleu.

D'un côté, il y avait un peu de lingerie. De l'autre côté, s'étagaient de gros pelotons de laine verte, des boutons noirs cousus sur des cartes blanches, des faisceaux d'aiguilles à tricoter, des modèles



de tapisserie, des bobines de ruban, un entassement d'objets ternes et fanés qui dormaient sans doute en cet endroit depuis cinq ou six ans. Toutes les teintes avaient tourné au gris sale, dans cette armoire que la poussière et l'humidité pourrissaient.

Vers midi, en été, on distinguait un profil pâle et grave de jeune femme. Ce profil sortait vaguement des ténèbres qui régnaient dans la boutique. On ne voyait pas le corps, qui se perdait dans l'ombre ; le profil seul apparaissait, d'une blancheur mate, troué d'un œil noir largement ouvert, et comme écrasé sous une épaisse chevelure sombre. Il était là, pendant des heures, immobile et paisible, entre deux bonnets sur lesquels les tringles humides avaient laissé des bandes de rouille.

Le soir, lorsque la lampe était allumée, on voyait l'intérieur de la boutique. À l'un des bouts, se trouvait un petit comptoir ; à l'autre bout, un escalier en forme de vis menait aux chambres du premier étage. Contre les murs étaient plaquées des vitrines, des armoires, des rangées de cartons verts ; quatre chaises et une table complétaient le mobilier. La pièce paraissait nue, glaciale.

D'ordinaire, il y avait deux femmes assises derrière le comptoir : la jeune femme au profil grave et une vieille dame qui souriait en sommeillant. Cette dernière avait environ soixante ans ; son visage gras et placide blanchissait sous les clartés de la lampe. Un gros chat tigré, accroupi sur un angle du comptoir, la regardait dormir.

Plus bas, assis sur une chaise, un homme d'une trentaine d'années lisait ou causait à demi-voix avec la jeune femme. Il était petit, chétif, d'allure languissante ; les cheveux d'un blond fade, la barbe rare, le visage couvert de taches de rousseur, il ressemblait à un enfant malade et gâté.

Un peu avant dix heures, la vieille dame se réveillait. On fermait la boutique, et toute la famille montait se coucher. Le chat tigré suivait ses maîtres en ronronnant, en se frottant la tête contre chaque barreau de la rampe.

En haut, le logement se composait de trois pièces. L'escalier donnait dans une salle à manger qui servait en même temps de salon. Au fond,



*Au bout de la rue Guénégaud, lorsqu'on vient des quais, on trouve le passage du Pont-Neuf, une sorte de corridor étroit et sombre qui va de la rue Mazarine à la rue de Seine.*

derrière une cloison vitrée, se trouvait une cuisine noire. De chaque côté de la salle à manger, il y avait une chambre à coucher.

La vieille dame, après avoir embrassé son fils et sa belle-fille, se retirait chez elle. Le chat s'endormait sur une chaise de la cuisine. Les époux entraient dans leur chambre. Cette chambre avait une seconde porte donnant sur un escalier qui débouchait dans le passage par une allée obscure et étroite.

Le mari, qui tremblait toujours de fièvre, se mettait au lit ; pendant ce temps, la jeune femme ouvrait la croisée pour fermer les persiennes. Elle restait là quelques minutes, devant la grande muraille noire, crépie grossièrement, qui monte et s'étend au-dessus de la galerie. Elle promenait sur cette muraille un regard vague, et, muette, elle venait se coucher à son tour, dans une indifférence dédaigneuse.

~  
*Chapitre*  
*II*  
~

M<sup>me</sup> Raquin était une ancienne mercière de Vernon. Pendant près de vingt-cinq ans, elle avait vécu dans une petite boutique de cette ville. Quelques années après la mort de son mari, elle vendit son fonds. Ses économies jointes au prix de cette vente mirent entre ses mains un capital de quarante mille francs qu'elle plaça et qui lui rapporta deux mille francs de rente. Cette somme devait lui suffire largement.

Elle loua, moyennant quatre cents francs, une petite maison dont le jardin descendait jusqu'au bord de la Seine. C'était une demeure close et discrète qui avait de vagues senteurs de cloître. La bonne dame, qui avait dépassé la cinquantaine, s'enferma au fond de cette solitude, et y goûta des joies sereines, entre son fils Camille et sa nièce Thérèse.

Camille avait alors vingt ans. Sa mère le gâtait encore comme un petit garçon. Elle l'adorait pour l'avoir disputé à la mort pendant une longue jeunesse de souffrances. L'enfant eut coup sur coup toutes les fièvres, toutes les maladies imaginables. M<sup>me</sup> Raquin soutint une lutte de quinze années contre ces maux terribles qui venaient à la file pour lui arracher son fils. Elle les vainquit tous par sa patience, par ses soins, par son adoration.

Camille, grandi, sauvé de la mort, demeura tout frissonnant des secousses répétées qui avaient endolori sa chair. Arrêté dans sa croissance, il resta petit et malingre.

Sa mère l'aimait davantage pour cette faiblesse qui le pliait. Elle

regardait sa pauvre petite figure pâlie avec des tendresses triomphantes, et elle songeait qu'elle lui avait donné la vie plus de dix fois.

Pendant les rares repos que lui laissa la souffrance, l'enfant suivit les cours d'une école de commerce de Vernon. Il y apprit l'orthographe et l'arithmétique. Sa science se borna aux quatre règles et à une connaissance très superficielle de la grammaire. Plus tard, il prit des leçons d'écriture et de comptabilité.

À dix-huit ans, désœuvré, s'ennuyant à mourir dans la douceur dont sa mère l'entourait, il entra chez un marchand de toile, à titre de commis. Il gagnait soixante francs par mois. Il se trouvait plus calme, mieux portant, dans ce labeur de brute, dans ce travail d'employé qui le courbait tout le jour sur des factures, sur d'énormes additions dont il épelaït patiemment chaque chiffre. Il dut se quereller avec sa mère pour entrer chez le marchand de toile ; elle voulait le garder toujours auprès d'elle, entre deux couvertures, loin des accidents de la vie. Le jeune homme réclama le travail comme d'autres enfants réclament des jouets, non par esprit de devoir, mais par instinct, par besoin de nature. Les tendresses, les dévouements de sa mère lui avaient donné un égoïsme féroce ; il croyait aimer ceux qui le plaignaient et qui le caressaient ; mais, en réalité, il vivait à part, au fond de lui, n'aimant que son bien-être, cherchant par tous les moyens possibles à augmenter ses jouissances. Lorsque l'affection attendrie de M<sup>me</sup> Raquin l'écoœura, il se jeta avec délices dans une occupation bête qui le sauvait des tisanes et des potions. Puis, le soir, au retour du bureau, il courait au bord de la Seine avec sa cousine Thérèse.

Thérèse allait avoir dix-huit ans. Un jour, seize années auparavant, lorsque M<sup>me</sup> Raquin était encore mercière, son frère, le capitaine Degans, lui apporta une petite fille dans ses bras. Il arrivait d'Algérie.

– Voici un enfant dont tu es la tante, lui dit-il avec un sourire. Sa mère est morte... Moi je ne sais qu'en faire. Je te la donne.

Le capitaine, une heure avant son départ, lui remit un acte de naissance dans lequel Thérèse, reconnue par lui, portait son nom. Il partit, et on ne le revit plus ; quelques années plus tard, il se fit tuer en Afrique.



Thérèse grandit, couchée dans le même lit que Camille. Elle était d'une santé de fer, et elle fut soignée comme une enfant chétive, partageant les médicaments que prenait son cousin, tenue dans l'air chaud de la chambre occupée par le petit malade. Cette vie forcée de convalescente la replia sur elle-même ; elle prit l'habitude de parler à voix basse, de marcher sans faire de bruit, de rester muette et immobile sur une chaise, les yeux ouverts, et vides de regards.

Lorsque Mme Raquin vendit son fonds et qu'elle se retira dans la petite maison du bord de l'eau, Thérèse eut de secrets tressaillements de joie. Quand elle vit le jardin, la rivière blanche, les vastes coteaux verts qui montaient à l'horizon, il lui prit une envie sauvage de courir et de crier ; mais pas un muscle de son visage ne bougea, elle se contenta de sourire lorsque sa tante lui demanda si cette nouvelle demeure lui plaisait.

Alors la vie devint meilleure pour elle. Elle resta l'enfant élevée dans le lit d'un malade, mais elle vécut intérieurement une existence brûlante et emportée. Quand elle était seule, dans l'herbe, au bord de l'eau, elle se couchait à plat ventre comme une bête, les yeux noirs et agrandis, le corps tordu, près de bondir. Et elle restait là, pendant des heures, ne pensant à rien, mordue par le soleil, heureuse d'enfoncer ses doigts dans la terre. Elle faisait des rêves fous.

Mme Raquin regardait ses enfants avec une bonté sereine. Elle avait résolu de les marier ensemble. Elle traitait toujours son fils en moribond ; elle tremblait lorsqu'elle venait à songer qu'elle mourrait un jour et qu'elle le laisserait seul et souffrant. Alors elle comptait sur Thérèse, elle se disait que la jeune fille serait une garde vigilante auprès de Camille. Sa nièce, avec ses airs tranquilles, ses dévouements muets, lui inspirait une confiance sans bornes. Elle voulait la donner à son fils comme un ange gardien. Ce mariage était un dénouement prévu, arrêté.

Camille, dont la maladie avait appauvri le sang, ignorait les âpres désirs de l'adolescence. Il était resté petit garçon devant sa cousine. Il voyait en elle une camarade complaisante qui l'empêchait de trop s'ennuyer, et qui, à l'occasion, lui faisait de la tisane. Quand il jouait

avec elle, qu'il la tenait dans ses bras, il croyait tenir un garçon ; sa chair n'avait pas un frémissement.

Les mois, les années s'écoulèrent. Le jour fixé pour le mariage arriva. Mme Raquin prit Thérèse à part, lui conta l'histoire de sa naissance. La jeune fille écouta sa tante, puis l'embrassa sans répondre un mot.

Le soir, Thérèse, au lieu d'entrer dans sa chambre, qui était à gauche de l'escalier, entra dans celle de son cousin, qui était à droite. Ce fut tout le changement qu'il y eut dans sa vie, ce jour-là. Et, le lendemain, lorsque les jeunes époux descendirent, Camille avait encore sa langueur malade, sa sainte tranquillité d'égoïste, Thérèse gardait toujours son indifférence douce, son visage contenu, effrayant de calme.